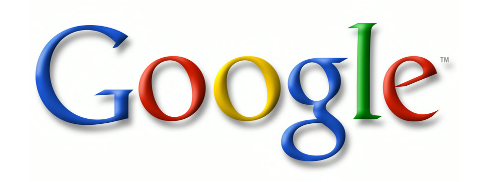
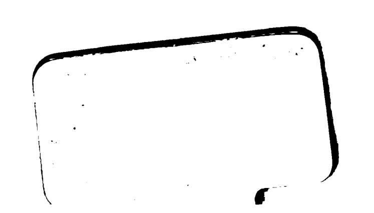




FREDERIC II
of Prussia.

ÉLOGE

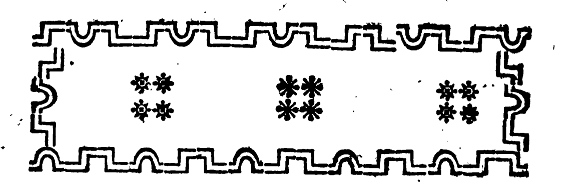
DE M. DE

VOLTAIRE,

COMPOSÉ PAR SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE,
ET LU PAR SON ORDRE
A L'ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES
DE BERLIN,
DANS
UNE ASSEMBLÉE PUBLIQUE
EXTRAORDINAIREMENT CONVOQUÉE
POUR CET OBJET,
LE XXVI NOVEMBRE MDCCLXXVIII.



Suivant la Copie imprimée
A BERLIN,
MDCCLXXVIII.



ÉLOGE
DE
VOLTAIRE.

MESSIEURS,

Dans tous les siècles, surtout chez les nations les plus ingénieuses & les plus polies, les hommes d'un génie élevé & rare, ont été honorés pendant leur vie, & encore plus après leur mort; on les considéroit comme des phénomènes qui répandoient leur éclat sur leur patrie. Les premiers Législateurs qui apprirent aux hommes à vivre en société; les premiers Héros qui défendirent leurs concitoyens; les Philosophes qui pénétrèrent dans les abymes de la nature, & qui découvrirent quelques vérités; les Poëtes qui transmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures; tous ces hommes furent regardés comme des êtres supérieurs à l'espèce humaine: on les croyoit favorisés d'une inspiration particulière de la divinité. Delà vint

qu'on éleva des autels à Socrate, que Hercule passa pour un Dieu, que la Grece honoroit Orphée, & que sept villes se disputerent la gloire d'avoir vû naître Homère. Le peuple d'Athènes, dont l'éducation étoit la plus perfectionnée, savoit l'Iliade par cœur, & célébroit avec sensibilité la gloire de ses anciens héros dans les chants de ce poëme. On voit également que Sophocle, qui remporta la palme du théâtre, fut en grande estime pour ses talens, & de plus que la république d'Athènes le revêtit des charges les plus considérables. Tout le monde sait combien Eschine, Périclès, Démosthène, furent estimés; & que Périclès sauva deux fois la vie à Diagoras, la premiére en le garantissant contre la fureur des Sophistes, & la seconde fois en l'assistant par ses bienfaits. Quiconque en Grèce avoit des talens, étoit sûr de trouver des admirateurs & même des enthousiastes: c'étoient ces puissans encouragemens qui développoient les génies, & qui donnoient aux esprits cet essor qui l'éleve, & qui lui fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'étoit-ce pas pour les Philosophes que d'apprendre que Philippe de Macédoine choisit Aristote comme le seul précepteur digne d'élever Alexandre? Dans ce beau siècle, tout mérite avoit sa récompense, tout talent ses honneurs; les bons auteurs étoient distingués; les ouvrages de Thucidide, de Xénophon se trouvoient entre les mains de tout le monde; enfin chaque ci-

toyen sembloit participer à la célébrité de ces génies qui éleverent alors le nom de la Grece au-dessus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un spectacle semblable; on y voit Cicéron qui par son esprit philosophique & par son éloquence s'éleva au comble des honneurs; Lucrèce ne vécut pas assez pour jouir de sa réputation; Virgile & Horace furent honorés des suffrages de ce peuple Roi; ils furent admis aux familiarités d'Auguste, & participerent aux récompenses que ce tyran adroit répandoit sur ceux qui célébrant ses vertus, faisoient illusion sur ses vices.

A l'époque de la renaissance des lettres dans notre Occident, l'on se rappelle avec plaisir l'empressement avec lequel les Médicis & quelques Souverains-Pontifes accueillirent les gens de lettres; on sait que Pétrarque fut couronné Poëte, & que la mort ravit au Tasse l'honneur d'être couronné dans ce même Capitole où jadis avoient triomphé les vainqueurs de l'univers. Louis XIV avide de tout genre de gloire, ne négligea pas celui de récompenser ces hommes extraordinaires que la nature produisit sous son regne; il ne se borna pas à combler de bienfaits Bossuet, Fénélon, Racine, Despreaux; il étendit sa munificence sur tous les gens de lettres en quelque pays qu'ils fussent, pour peu que leur réputation fût parvenue jusqu'à lui.

Tel est le cas qu'ont fait tous les âges de

ces génies heureux qui semblent anoblir l'espèce humaine, & dont les ouvrages nous délassent & nous consolent des misères de la vie! Il est donc bien juste que nous payions aux mânes du grand homme dont l'Europe déplore la perte, le tribut d'éloges & d'admiration qu'il a si bien mérités.

Nous ne nous proposons pas, Messieurs, d'entrer dans le détail de la vie privée de M. DE VOLTAIRE. L'histoire d'un Roi doit consister dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus sur ses peuples, celle d'un guerrier dans ses campagnes, celle d'un homme de lettres dans l'analyse de ses ouvrages : les anecdotes peuvent amuser la curiosité, les actions instruisent. Mais comme il est impossible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de M. DE VOLTAIRE, vous voudrez bien, Messieurs, vous contenter de l'esquisse légere que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer qu'en passant les événemens principaux de sa vie. Ce seroit donc déshonorer M. DE VOLTAIRE que de s'appesantir sur des recherches qui ne concernent que sa famille. A l'opposé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres & rien à eux-mêmes, il devoit tout à la nature; il fut seul l'instrument de sa fortune & de sa réputation. On doit se contenter de savoir que ses Parens, qui avoient des emplois dans la Robe, lui donnerent une éducation honnête; il étudia au Collège de Louis-le-Grand sous les Peres Porée & Tournemine,

qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant dont ses ouvrages sont remplis.

Quoique jeune, M. DE VOLTAIRE n'étoit pas regardé comme un enfant ordinaire; sa verve s'étoit déjà fait connoître; c'est ce qui l'introduisit dans la maison de Madame de Rupelmonde: cette Dame charmée de la vivacité d'esprit & des talens du jeune Poëte, le produisit dans les meilleures sociétés de Paris: le grand monde devint pour lui l'école où son goût acquit ce tact fin, cette politesse, & cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces savans érudits & solitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la société raffinée, trop éloignés de leur vue pour qu'ils puissent la connoître. C'est principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de M. DE VOLTAIRE, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouissent.

Déjà sa Tragédie d'Oedipe & quelques vers agréables de société avoient paru dans le public, lorsqu'il se débita à Paris une satire en vers indécens contre le Duc d'Orléans, alors Régent de France: un certain la Grange, Auteur de cette œuvre de ténèbres, pour éviter d'être soupçonné, trouva le moyen de la faire passer sous le nom de M. DE VOLTAIRE; le gouvernement agit avec précipitation; le jeune Poëte tout innocent qu'il étoit, fut arrêté & conduit à la Bastille, où il demeura quelques mois: mais comme le propre de la vérité est de se

faire jour plutôt ou plus tard, le coupable fut puni & M. DE VOLTAIRE justifié & relâché. Croiriez-vous, Messieurs, que ce fut à la Bastille même que notre jeune Poëte composa les deux premiers chants de sa Henriade? Cependant cela est vrai: sa prison devint un Parnasse pour lui où les Muses l'inspirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'est que le second chant est demeuré tel qu'il l'avoit d'abord minuté: faute de papier & d'encre, il en apprit les vers par cœur & les retint.

Peu après son élargissement, soulevé contre les indignes traitemens & les opprobres dont il avoit enduré la honte dans sa patrie, il se retira en Angleterre, où il éprouva non seulement l'accueil le plus favorable du public, mais où bientôt il forma un nombre d'Enthousiastes. Il mit à Londres la dernière main à la Henriade qu'il publia alors sous le nom du poëme de la Ligue. Notre jeune Poëte qui savoit tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre, s'appliqua principalement à l'étude de la Philosophie; les plus sages & les plus profonds Philosophes y fleurissoient alors; il saisit le fil avec lequel le circonspect Lock s'étoit conduit dans le dédale de la Métaphysique, & refrénant son imagination impétueuse, il l'assujettit aux calculs laborieux de l'immortel Newton: il s'appropria si bien les découvertes de ce Philosophe, & ses progrès furent tels, que dans un abrégé, il exposa si clairement le système de ce grand

homme qu'il le mit à la portée de tout le monde. Avant lui Mr. de Fontenelle étoit l'unique Philosophe qui répandant des fleurs sur l'aridité de l'Astronomie, l'eût rendue susceptible d'amuser le loisir du beau sexe. Les Anglois étoient flattés de trouver un François qui, non content d'admirer leurs Philosophes, les traduisoit dans sa langue; tout ce qu'il y avoit de plus illustre à Londres, s'empressoit à le posséder; jamais étranger ne fut accueilli plus favorablement de cette nation: mais quelque flatteur que fût ce triomphe pour l'amour-propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre Poëte, & il retourna en France.

Les Parisiens éclairés par les suffrages qu'une nation aussi savante que profonde avoit donnés à notre jeune Auteur, commencèrent à se douter que dans leur sein il étoit né un grand homme. Alors parurent les lettres sur les Anglois, où l'Auteur peint avec des traits forts & rapides, les mœurs, les arts, les religions, & le gouvernement de cette nation: la tragédie de Brutus faite pour plaire à ce peuple libre, succéda bientôt après, ainsi que Mariane, & une foule d'autres pièces.

Il se trouvoit alors en France une Dame célèbre par son goût pour les arts & pour les sciences. Vous devinez bien, Messieurs, que c'est de l'illustre Marquise du Chatelet que nous voulons parler. Elle avoit lû les ouvrages philosophiques de no-



tre jeune Auteur; bientôt elle fit sa connoissance; le désir de s'instruire, & l'ardeur d'approfondir le peu de vérités qui sont à la portée de l'esprit humain, resserra les liens de cette amitié, & la rendit indissoluble. Madame du Chatelet abandonna tout de suite la Théodicée de Leibnitz & les Romans ingénieux de ce Philosophe, pour adopter à leur place la méthode circonspecte & prudente de Lock, moins propre à satisfaire une curiosité avide, qu'à contenter la raison sévère; elle apprit assez de Géometrie pour suivre Newton dans les calculs abstraits; son application fut même assez persévérante pour composer un abrégé de ce système à l'usage de son fils. Cirey devint bientôt la retraite philosophique de ces deux amis: ils y composoient, chacun de son côté, des ouvrages de genres différens qu'ils se communiquoient, tâchant par des remarques réciproques, de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvoient probablement atteindre. Là furent composées Zayre, Alzire, Mérope, Sémiramis, Catilina, Electre ou Oreste.

M. de Voltaire qui faisoit tout entrer dans la sphère de son activité, ne se bornoit pas uniquement au plaisir d'enrichir le théâtre par ses Tragédies. Ce fut proprement pour l'usage de la Marquise du Chatelet, qu'il composa son Essai sur l'Histoire universelle; l'Histoire de Louis XIV. & l'Histoire de Charles XII. avoient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie, aussi varié que correct, n'échappa point à l'Académie françoise ; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenoit ; il devint membre de ce corps illustre dont il fut un des plus beaux ornemens. Louis XV, de même pour le distinguer, l'honora de la charge de son Gentilhomme ordinaire & de celle d'Historiographe de France qu'il avoit, pour ainsi dire, déjà remplie, en écrivant l'histoire de Louis XIV.

Quoique M. DE VOLTAIRE fût sensible à des marques d'approbation aussi éclatantes, il l'étoit pourtant davantage à l'amitié ; inséparablement lié avec Madame du Chatelet, le brillant d'une grande Cour n'offusqua pas ses yeux, au point de lui faire préférer la splendeur de Versailles au séjour de Lunéville, bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis y jouissoient paisiblement de la portion du bonheur dont l'humanité est susceptible, quand la mort de la Marquise du Chatelet mit fin à cette belle union : ce fut un coup assommant pour la sensibilité de M. DE VOLTAIRE, qui eut besoin de toute sa philosophie pour y résister.

Précisément dans le tems qu'il faisoit usage de toutes ses forces pour appaiser sa douleur, il fut appellé à la Cour de Prusse ; le Roi qui l'avoit vû en l'année 1740, désiroit de posséder ce génie aussi rare qu'éminent ; ce fut l'année 1752 qu'il vint à Berlin ; rien n'échappoit à ses connoissances ;

sa conversation étoit aussi instructive qu'agréable, son imagination aussi brillante que variée, son esprit aussi prompt que présent : il suppléoit par les graces de la fiction, à la stérilité des matieres ; en un mot, il faisoit les délices de toutes les sociétés. Une malheureuse dispute qui s'éleva entre lui & Monsieur de Maupertuis, brouilla ces deux Savans qui étoient faits pour s'aimer & non pour se haïr ; & la guerre qui survint en 1756 inspira à M. DE VOLTAIRE le désir de fixer son séjour en Suisse ; il se rendit à Geneve, à Lausanne ; ensuite, il fit l'acquisition des Délices, & enfin il s'établit à Ferney. Son loisir se partageoit entre l'étude & l'ouvrage, il lisoit & composoit ; il occupoit ainsi par la fécondité de son génie tous les libraires de ces cantons.

La présence de M. DE VOLTAIRE, l'effervescence de son génie, la facilité de son travail, persuada à tout son voisinage qu'il n'y avoit qu'à le vouloir pour être bel-esprit ; ce fut comme une espèce de maladie épidémique dont les Suisses, qui passent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés, furent atteints ; ils n'exprimoient plus les choses les plus communes que par antithèses ou en épigrammes : la ville de Geneve fut le plus vivement atteinte de cette contagion ; les bourgeois qui se croyoient au moins des Lycurgues, étoient tous disposés à donner de nouvelles loix à leur patrie ; mais aucun ne vouloit obéir à celles qui subsistoient. Ces mouvemens causés par un zèle de liberté

mal-entendue, donnerent lieu à une eſpèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. M. DE VOLTAIRE ne manqua pas d'immortaliſer cet événement en chantant cette ſoit-diſante guerre, ſur le ton que celle des rats & des grenouilles l'avoit été autrefois par Homère. Tantôt ſa plume féconde enfantoit des ouvrages de théâtre, tantôt des mêlanges de philoſophie & d'hiſtoire, tantôt des Romans allégoriques & moraux: mais en même tems qu'il enrichiſſoit ainſi la littérature de ſes nouvelles productions, il s'appliquoit à l'économie rurale. On voit combien un bon eſprit eſt ſuſceptible de toute ſorte de formes: Ferney étoit une terre preſque dévaſtée, quand notre Philoſophe l'acquit; il la remit en culture; non ſeulement il la repeupla, mais il y établit encore quantité de manufacturiers & d'artiſtes.

Ne rappellons pas, Meſſieurs, trop promptement les cauſes de notre douleur; laiſſons encore M. DE VOLTAIRE tranquillement à Ferney, & jettons en attendant un regard plus attentif & plus réfléchi ſur la multitude de ſes différentes productions. L'Hiſtoire rapporte que Virgile en mourant, peu ſatisfait de l'Enéide qu'il n'avoit pû autant perfectionner qu'il auroit déſiré, vouloit la brûler. La longue vie dont jouit M. DE VOLTAIRE, lui permit de limer & de corriger ſon poëme de la Ligue, & de le porter à la perfection où il eſt parvenu maintenant ſous le nom de la Henriade; les envieux de nôtre Auteur lui reprochèrent

que son poëme n'étoit qu'une imitation de l'Enéide; & il faut convenir qu'il y a des chants dont les sujets se ressemblent; mais ce ne sont pas des copies serviles: si Virgile dépeint la destruction de Troye, Voltaire étale les horreurs de la St. Barthélémi; aux amours de Didon & d'Enée on compare les amours de Henri IV. & de la belle Gabrielle d'Etrée; à la descente d'Enée aux enfers, où Anchise lui découvre la postérité qui doit naitre de lui, l'on oppose le songe de Henri IV. & l'avenir que St. Louis dévoile en lui annonçant le destin des Bourbons. Si j'osois hazarder mon sentiment, j'adjugerois l'avantage de deux de ces chants au françois, à savoir celui de la St. Barthélémi, & du songe de Henri IV. Il n'y a que les amours de Didon, où il paroît que Virgile l'emporte sur Voltaire, parce que l'auteur latin intéresse & parle au cœur, & que l'auteur françois n'employe que des allégories: mais si l'on veut examiner ces deux poëmes de bonne foi, sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'Enéide ne seroient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains, comme, par exemple, les honneurs funebres qu'Enée rend à son pere Anchise, la fable des Harpyes, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger leurs assiettes, & cette prophétie qui s'acccomplit, la truye avec ses neuf petits, qui désigne le lieu d'établis-

sement où Enée doit trouver la fin de ses travaux, ses vaisseaux changés en Nymphes, un cerf tué par Ascagne qui occasionne la guerre des Troyens & des Rutulles, la haine que les Dieux mettent dans le cœur d'Amate & de Lavinie contre cet Enée que Lavinie épouse à la fin ; ce sont peut-être ces défauts dont Virgile étoit lui-même mécontent, qui l'avoient déterminé à brûler son ouvrage, & qui selon le sentiment des censeurs judicieux doivent placer l'Enéide au dessous de la Henriade. Si les difficultés vaincues font le mérite d'un Auteur, il est certain que M. DE VOLTAIRE en trouva plus à surmonter que Virgile ; le sujet de la Henriade est la réduction de Paris dûe à la conversion de Henri IV. Le Poëte n'avoit donc pas la liberté de mouvoir à son gré le système merveilleux : il étoit réduit à se borner aux mystères des Chrétiens, bien moins féconds en images agréables & pittoresques que n'étoit la Mythologie des Gentils. Toutefois on ne sauroit lire le Xe. chant de la Henriade sans convenir que les charmes de la Poësie ont le don d'anoblir tous les sujets qu'elle traite. M. DE VOLTAIRE fut le seul mécontent de son Poëme ; il trouvoit que son Héros n'étoit pas exposé à d'assez grands dangers, & que par conséquent il devoit intéresser moins qu'Enée qui ne sort jamais d'un péril sans retomber dans un autre.

En portant le même esprit d'impartialité à l'examen des Tragédies de M. DE VOLTAIRE, l'on conviendra qu'en quelques

points, il est supérieur à Racine, & que dans d'autres il est inférieur à ce célèbre Dramatique. Son Oedipe fut la premiere pièce qu'il composa; son imagination s'étoit empreinte des beautés de Sophocle & d'Euripide, & sa mémoire lui rappelloit sans cesse l'élégance continue & fluide de Racine: fort de ce double avantage, sa premiere production passa au théâtre comme un chef-d'œuvre; quelques censeurs, peut-être trop sourcilleux, trouverent à redire qu'une vieille Jocaste sentît renaître à la présence de Philoctete une passion presque éteinte: mais si l'on avoit élagué le rôle de Philoctète, on n'auroit pas joui des beautés que produit le contraste de son caractère avec celui d'Oedipe. On jugea que son Brutus étoit plutôt propre à être représenté sur le théâtre de Londres que sur celui de Paris, parce qu'en France un père qui de sang froid condamne son fils à la mort, est envisagé comme un barbare; & qu'en Angleterre, un Consul qui sacrifie son propre sang à la liberté de sa patrie, est regardé comme un Dieu. Sa Mariane & un nombre d'autres pièces signalerent encore l'art & la fécondité de sa plume. Cependant il ne faut pas déguiser que des critiques, peut-être trop sévères, reprochèrent à notre Poëte que la contexture de ses Tragédies n'approchoit pas du naturel & de la vraisemblance de celles de Racine: voyez, disent-ils, représenter Iphigénie, Phédre, Athalie: vous croyez assister à une action qui se

dé-

développe ſans peine devant vos yeux ; au lieu qu'au ſpectacle de Zayre, il faut vous faire illuſion ſur la vraiſemblance & couler légèrement ſur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoûtent que le ſecond Acte eſt un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux Luſignan qui ſe retrouvant dans ſon palais, ne ſait où il eſt ; qui parle de ſes anciens faits d'armes, comme un Lieutenant-Colonel du Régiment de Navarre devenu Gouverneur de Péronne : on ne ſait pas trop comment il reconnoît ſes enfans ; pour rendre ſa fille chrétienne, il lui raconte qu'elle eſt ſur la montagne où Abraham ſacrifia, ou voulut ſacrifier ſon fils Iſaac au Seigneur ; il l'engage à ſe faire baptiſer après que Châtillon atteſte l'avoir baptiſée lui-même ; & c'eſt-là le nœud de la pièce ; après que Luſignan a rempli cet Acte froid & languiſſant, il meurt d'apoplexie ſans que perſonne s'intéreſſe à ſon ſort. Il ſemble, puiſqu'il falloit un prêtre & un ſacrement pour former cette intrigue, qu'on auroit pû ſubſtituer au baptême la communion. Mais quelque ſolides que puiſſent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième Acte ; l'intérêt, la pitié, la terreur, que ce grand poëte a l'art d'exciter ſi ſupérieurement, entraîne l'auditeur, qui agité de paſſions auſſi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'auſſi grandes beautés. On conviendra donc que Monſieur Racine a l'avantage d'avoir quelque choſe de plus naturel, de plus vraiſemblable dans

la Texture de ses Drames; & qu'il regne une élégance continue, une mollesse, un fluide dans sa versification dont aucun Poëte n'a pû approcher depuis: d'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les piéces de M. DE VOLTAIRE, il faut convenir qu'au cinquiême Acte près de Catilina, il a possédé l'art d'accroître l'intérêt de Scène en Scène, d'Acte en Acte, & de le pousser au plus haut point à la catastrophe: c'est bien là le comble de l'art.

Son génie universel embrassoit tous les genres; après s'être essayé contre Virgile, & l'avoir peut-être surpassé, il vouloit se mesurer avec l'Arioste; il composa la Pucelle dans le goût de Roland-le-furieux; ce poëme n'est point une imitation de l'autre; la fable, le merveilleux, les épisodes, tout y est original, tout y respire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de société faisoient les délices de toutes les personnes de goût; l'auteur seul n'en tenoit aucun compte, quoiqu'Anacréon, Horace, Ovide, Tibulle, ni tous les Auteurs de la belle antiquité ne nous aient laissé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé: son esprit enfantoit ces ouvrages sans peine; cela ne le satisfaisoit pas; il croyoit que pour posséder une réputation bien méritée, il falloit l'acquérir en vainquant les plus grands obstacles.

Après nous avoir fait un précis des talens du poëte, passons à ceux de l'historien. L'histoire de Charles XII fut la premiere

qu'il composa ; il devint le Quinte-Curce de cet Alexandre : les fleurs qu'il répand sur sa matière, n'alterent point le fond de la vérité ; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, sa fermeté dans de certaines occasions, son obstination en d'autres, sa prospérité & ses malheurs. Après avoir éprouvé ses forces sur Charles XII, il essaya de hazarder l'Histoire du siècle de Louis XIV ; ce n'est plus le style romanesque de Quinte-Curce qu'il employe : il y substitua celui de Cicéron qui, plaidant pour la loi Manilia, fait l'éloge de Pompée : c'est un auteur françois qui releve avec enthousiasme les événemens fameux de ce beau siècle ; qui expose dans le jour le plus brillant les avantages qui donnerent alors à sa nation une prépondérance sur d'autres peuples ; les grands génies en foule qui se trouverent sous la main de Louis XIV, le regne des arts & des sciences, protégés par une Cour polie ; les progrès de l'industrie en tout genre, & cette puissance intrinséque de la France qui rendoit en quelque sorte son Roi l'arbitre de l'Europe. Cet ouvrage unique méritoit d'attirer à M. DE VOLTAIRE l'attachement & la reconnoissance de toute la nation françoise, qu'il a mieux relevé qu'elle ne l'a été par aucun de ses autres écrivains. C'est encore un style différent qu'il employe dans son Essai sur l'histoire universelle ; le style en est fort & simple ; le caractère de son esprit se manifeste plus dans la façon dont il a

traité cette Histoire, que dans ses autres écrits; on y voit la fougue d'un génie supérieur qui voit tout dans le grand, qui s'attache à ce qu'il y a d'important, & néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'est pas composé pour apprendre l'histoire à ceux qui ne l'ont pas étudiée, mais pour en rappeller les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la savent. Il s'attache à la premiere loi de l'histoire, qui est de dire la vérité; & les réflexions qu'il y seme, ne sont pas des hors-d'œuvres, elles naissent de la matière même.

Il nous reste une foule d'autres traités de M. de Voltaire, qu'il est presque impossible d'analyser; les uns roulent sur des sujets de critique, dans d'autres ce sont des matières métaphysiques qu'il éclaircit, dans d'autres encore d'astronomie, d'histoire, de physique, d'éloquence, de poétique, de géométrie; jusqu'à ses Romans mêmes portent un caractère original; *Zadig*, Micromégas, Candide, sont des ouvrages qui semblant respirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques systèmes modernes, où l'utile est inséparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connoissances diverses, réunies en une seule personne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de surprise. Recapitulez, Messieurs, la vie des grands hommes de l'antiquité, dont les noms nous sont parvenus; vous trouverez que chacun d'eux se bornoit à son seul ta-

lent. Ariſtote & Platon étoient Philoſophes, Eſchine & Démoſthène orateurs, Homére poëte épique, Sophocle poëte tragique, Anacréon poëte agréable, Thucidide & Xénophon hiſtoriens; de même que chez les Romains, Virgile, Horace, Ovide, Lucrèce n'étoient que poëtes, Tite Live & Varron hiſtoriens; Craſſus, le vieil Antoine & Hortenſius s'en tenoient à leurs harangues. Cicéron, ce Conſul orateur, défenſeur & père de la patrie, eſt le ſeul qui ait réuni des talens & des connoiſſances diverſes: il joignoit au grand art de la parole, qui le rendoit ſupérieur à tous ſes contemporains, une étude approfondie de la philoſophie, telle qu'elle étoit connue de ſon tems; c'eſt ce qui paroît par ſes Tuſculanes, par ſon admirable traité de la nature des Dieux, par celui des offices qui eſt peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. Cicéron fut même poëte, il traduiſit en latin les vers d'Aratus, & l'on croit que ſes corrections perfectionnerent le poëme de Lucrèce.

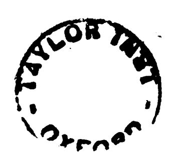
Il nous a donc fallu parcourir l'eſpace de dix-ſept ſiècles pour trouver dans la multitude des hommes qui compoſent le genre humain, le ſeul Cicéron dont nous puiſſions comparer les connoiſſances avec celles de notre illuſtre auteur. L'on peut dire, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, que M. DE VOLTAIRE valoit ſeul toute une Académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnoître Baile armé de tous les argumens

de sa dialectique; d'autres où l'on croit lire Thucydide; ici c'est un Physicien qui découvre les secrets de la nature, là c'est un métaphysicien qui s'appuyant sur l'analogie & l'expérience suit à pas mesurés les traces de Lock. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de Sophocle; là vous le voyez répandre des fleurs sur ses traces; ici il chausse le brodequin comique: mais il semble que l'élévation de son esprit ne se plaisoit pas à borner son essor à égaler Térence ou Molière; bientôt vous le voyez monter sur Pégase qui, en étendant ses aîles, le transporte au haut de l'Hélicon, où le Dieu des Muses lui adjuge sa place entre Homère & Virgile.

Tant de productions différentes & d'aussi grands efforts de génie produisirent à la fin une vive sensation sur les esprits, & l'Europe applaudit aux talens supérieurs de M. de Voltaire. Il ne faut pas croire que la jalousie & l'envie l'épargnassent; elles aiguiserent tous leurs traits pour l'accabler: cet esprit d'indépendance inné dans les hommes, qui leur inspire une aversion contre l'autorité la plus légitime, les révoltoit avec bien plus d'aigreur contre une supériorité de talens, à laquelle leur foiblesse ne put atteindre. Mais les cris de l'envie étoient étouffés par de plus forts applaudissemens; les gens de lettres s'honoroient de la connoissance de ce grand homme. Quiconque étoit assez philosophe pour n'estimer que le mérite personnel, plaçoit M. de Voltaire

bien au-dessus de ceux dont les ancêtres, les titres, l'orgueil & les richesses font tout le mérite. M. DE VOLTAIRE étoit du petit nombre des Philosophes qui pouvoient dire : *omnia mecum porto*. Des Princes, des Souverains, des Rois, des Impératrices le comblèrent des marques de leur estime & de leur admiration. Ce n'est pas que nous prétendions insinuer que les Grands de la terre soient les meilleurs appréciateurs du mérite; mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur étoit si généralement établie, que les Chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyoient devoir s'y conformer.

Cependant comme dans ce monde, le mal se trouve partout mêlé au bien, il arrivoit que M. DE VOLTAIRE, sensible à l'applaudissement universel dont il jouissoit, ne l'étoit pas moins aux piqûres de ces insectes qui croupissent dans les fanges de l'Hippocrène. Loin de les punir, il les immortalisoit en plaçant leurs noms obscurs dans ses ouvrages; mais il ne recevoit d'eux que des éclaboussures légéres en comparaison des persécutions plus violentes qu'il eut à souffrir d'Ecclésiastiques, qui par état n'étant que des ministres de paix, n'auroient dû pratiquer que la charité & la bienfaisance; aveuglés par un faux zèle autant qu'abrutis par le fanatisme, ils s'acharnérent sur lui, & voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leur projet; faute de lumiéres ils confondoient les



idées les plus claires, de forte que les passages où notre auteur insinue la tolérance, furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéisme ; & ce même VOLTAIRE, qui avoit employé toutes les ressources de son génie pour prouver avec force l'existence d'un Dieu, s'entendit accuser à son grand étonnement d'en avoir nié l'existence. Le fiel que ces ames dévotes répandirent si mal-adroitement sur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur espèce, & non pas chez ceux qui avoient la moindre teinture de Dialectique. Son crime véritable consistoit en ce qu'il n'avoit pas lâchement déguisé dans son histoire les vices de tant de Pontifes qui ont déshonoré l'église ; de ce qu'il avoit dit avec Frapolo, avec Fleuri & tant d'autres, que souvent les passions influent plus sur la conduite des prêtres que l'inspiration du Saint-Esprit ; que dans ses ouvrages il inspire de l'horreur contre ces massacres abominables qu'un faux zele a fait commettre ; & qu'enfin il traitoit avec mépris ces querelles inintelligibles & frivoles auxquelles les Théologiens de toute secte attachent tant d'importance. Ajoûtons à ceci, pour achever ce tableau, que tous les ouvrages de M. DE VOLTAIRE se débitoient aussitôt qu'ils sortoient de la presse, & que dans ce même tems les Evêques voyoient avec un saint dépit leurs mandemens rongés des vers, ou pourrir dans les boutiques de leurs libraires. Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles. On leur

pardonneroit leur bêtise, si les mauvais syllogismes n'influoient pas sur le repos des particuliers; tout ce que la vérité oblige de dire, c'est, qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils & méprisables, qui faisant profession de captiver leur raison, font ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. de Voltaire, nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea: les cagots lui imputerent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'Epicure, de Hobes, de Woolston, du Lord Bolingbroke & d'autres Philosophes; mais n'est-il pas clair que loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y auroit pû ajoûter, il se contente d'être lé rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs? Et de plus, si la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle? M. de Voltaire en étoit si convaincu, qu'il ne croyoit pas que des doutes de quelques Philosophes pussent l'emporter sur les inspirations divines. Mais allons plus loin, comparons la Morale répandue dans ses ouvrages à celle de ses persécuteurs: les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il; leur devoir est de s'aider mutuellement à supporter le fardeau de la vie, où la somme des maux l'emporte sur celle des biens; leurs opinions sont aussi différentes que leurs physionomies; loin de se persécu-

ter parce qu'ils ne pensent pas de même, ils doivent se borner à rectifier le jugement de ceux qui sont dans l'erreur, par le raisonnement, sans substituer aux argumens le fer & les flammes; en un mot, ils doivent se conduire envers leur prochain comme ils voudroient qu'il en usât envers eux. Est-ce M. de Voltaire qui parle, ou est-ce l'Apôtre St. Jean, ou est-ce le langage de l'Evangile? Opposons à ceci la Morale pratique de l'hypocrisie ou du faux zèle; elle s'exprime ainsi: Exterminons ceux qui ne pensent pas ce que nous voulons qu'ils pensent, accablons ceux qui dévoilent notre ambition & nos vices; que Dieu soit le bouclier de nos iniquités, que les hommes se déchirent, que le sang coule, qu'importe, pourvu que notre autorité s'accroisse; rendons Dieu implacable & cruel pour que la recette des douanes du purgatoire & du paradis augmentent nos revenus. Voilà comme la religion sert souvent de prétexte aux passions des hommes, & comme par leur perversité la source la plus pure du bien devient celle du mal!

La cause de M. de Voltaire étant aussi bonne que nous venons de l'exposer, il emporta les suffrages de tous les tribunaux, où la raison étoit plus écoutée que les sophismes mystiques; quelque persécution qu'il endurât de la haine théologale, il distingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent; il rendoit justice aux Ecclésiastiques dont les vertus ont été le véritable ornement

de l'Eglise; il ne blâmoit que ceux dont les mœurs perverses les rendirent l'abomination publique.

M. de Voltaire passa donc ainsi sa vie entre les persécutions de ses Envieux & l'admiration de ses Enthousiastes, sans que les sarcasmes des uns l'humiliassent, & que les applaudissemens des autres accrussent l'opinion qu'il avoit de lui-même; il se contentoit d'éclairer le monde, & d'inspirer par ses ouvrages l'amour des lettres & de l'humanité. Non content de donner des préceptes de Morale, il prêchoit la Bienfaisance par son exemple; ce fut lui dont l'appui courageux vint au secours de la malheureuse famille des Calas, lui qui plaida la cause des Syrvens & qui les arracha des mains barbares de leurs juges, lui qui auroit résuscité le Chevalier la Bare s'il avoit eu le don des miracles. Qu'il est beau qu'un Philosophe du fond de sa retraite, éleve sa voix, & que l'humanité dont il est l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques! Si M. de Voltaire n'avoit par devers soi que cet unique trait, il mériteroit d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité. La Philosophie & la Religion enseignent donc de concert le chemin de la vertu: voyez, lequel est le plus chrétien, ou le Magistrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le Philosophe qui la recueille & la soutient; le juge qui se sert du glaive de la loi pour assassiner un étourdi, ou le sage qui veut sau-

ver la vie du jeune homme pour le corriger; le bourreau de Calas, ou le protecteur de sa famille désolée? Voilà, Messieurs, ce qui rendra la mémoire de M. DE VOLTAIRE à jamais chere à ceux qui sont nés avec un cœur sensible & des entrailles capables de s'émouvoir! Quelque précieux que soient les dons de l'esprit, de l'imagination, l'élévation du génie, & les vastes connoissances; ces présens que la nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais sur les actes de l'humanité & de la bienfaisance; on admire les premiers, & l'on bénit & vénere les seconds.

Quelque peine que j'aye, Messieurs, de me séparer à jamais de M. DE VOLTAIRE, je sens cependant que le moment approche où je dois renouveller la douleur que vous cause sa perte. Nous l'avons laissé tranquille à Ferney; des affaires d'intérêt l'engagerent à se transporter à Paris, où il espéroit venir encore assez à tems pour sauver quelques débris de sa fortune d'une banqueroute dans laquelle il se trouvoit enveloppé. Il ne voulut pas reparoître dans sa patrie les mains vides; son tems qu'il partageoit entre la Philosophie & les Belles-Lettres, fournissoit un nombre d'ouvrages dont il avoit toujours quelques-uns en réserve: ayant composé une nouvelle Tragédie dont Irene est le sujet, il voulut la produire sur le théâtre de Paris. Son usage étoit d'assujettir ses pièces à la critique la plus sévère, avant de les exposer en public; conformé-

ment à ses principes, il consulta à Paris tout ce qu'il avoit de gens de goût de sa connoissance, sacrifiant un vain amour-propre au désir de rendre ses travaux dignes de la postérité; docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il se porta avec un zèle & une ardeur singulière à la correction de cette Tragédie; il passa des nuits entières à refondre son ouvrage; & soit pour dissiper le sommeil, soit pour ranimer ses sens, il fit un usage immodéré du Caffé: cinquante tasses par jour lui suffirent à peine: cette liqueur qui mit son sang dans la plus violente agitation, lui causa un échauffement si prodigieux, que pour calmer cette espèce de fièvre chaude il eût recours aux opiates dont il prit de si fortes doses, que loin de soulager son mal, elles accélérerent sa fin: peu après ce remede pris avec si peu de ménagement, se manifesta une espèce de paralysie qui fut suivie du coup d'apoplexie qui termina ses jours.

Quoique M. DE VOLTAIRE fût d'une constitution foible; quoique le chagrin, le souci, & une grande application ait affoibli son tempérament; il poussa pourtant sa carrière jusqu'à la 84me année. Son existence étoit telle qu'en lui l'esprit l'emportoit en tout sur la matière; c'étoit une ame forte qui communiquoit sa vigueur à un corps presque diaphane: sa mémoire étoit étonnante, & il conserva toutes les facultés de la pensée & de l'imagination jusqu'à son dernier soupir. Avec quelle joie Vous rappel-

lerai-je, Meſſieurs, les témoignages d'admiration & de reconnoiſſance que les Pariſiens rendirent à ce grand homme durant ſon dernier ſéjour dans ſa patrie! Il eſt rare, mais il eſt beau que le public ſoit équitable, & rende juſtice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la nature ne ſe complait de produire que de loin en loin, afin qu'ils recueillent de leurs contemporains mêmes les ſuffrages qu'ils ſont ſûrs d'obtenir de la poſtérité! L'on devoit s'attendre qu'un homme qui avoit employé toute la ſagacité de ſon génie à célébrer la gloire de ſa nation, en verroit réjaillir quelques rayons ſur lui-même: les François l'ont ſenti, & par leur enthouſiaſme, ils ſe ſont rendus dignes de partager le luſtre que leur compatriote a répandu ſur eux & ſur le ſiècle. Mais croiroit-on que ce VOLTAIRE, auquel la profane Grèce auroit élevé des autels, qui eût eû dans Rome des ſtatues, auquel une grande Impératrice, Protectrice des Sciences, vouloit ériger un monument à Pétersbourg; qui croira, dis-je, qu'un tel être penſa manquer dans ſa patrie d'un peu de terre pour couvrir ſes cendres? Et quoi, dans le 18me ſiècle, où les lumières ſont plus répandues que jamais, où l'eſprit philoſophique a tant fait de progrès; il ſe trouvera des Hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Tropobane que de la nation françoiſe; aveuglés par un faux zèle, ivres de fanatiſme, qui empêcheront qu'on ne rende les

derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célébres que jamais la France ait portés? Voilà cependant ce que l'Europe a vû avec une douleur mêlée d'indignation. Mais quelque ſoit la haine de ces frénétiques, & la lâcheté de leur vengeance, de s'acharner ainſi ſur des cadavres; ni les cris de l'envie, ni leurs hurlemens ſauvages ne terniront la mémoire de M. DE VOLTAIRE. Le ſort le plus doux qu'ils peuvent attendre, eſt qu'eux & leurs vils artifices demeurent enſévelis à jamais dans les ténébres de l'oubli; tandis que la mémoire de M. DE VOLTAIRE s'accroîtra d'âge en âge, & tranſmettra ſon nom à l'Immortalité.

